

Distribution

- Jeanine Villanova :** Femme d'une quarantaine d'année, pied-noir très typée et exubérante.
- Claude Villanova* :** Son fils, 20-25 ans, impulsif et bagarreur.
- Marcel Kamoun :** Frère de Jeanine. Paresseux et lymphatique, inventeur fertile et parfois dangereux, spécialisé dans la chaussure. Fort accent pied-noir.
- Massimo Grapazzianetti :** Voisin des Villanova. Coiffeur italien réfugié en Algérie en 44 et au passé plus que douteux en Italie et en Tunisie pendant la période mussolinienne. Il est prêt à toutes les bassesses pour faire fortune. Il est très, mais alors très porté sur les femmes. Fort accent italien.
- Odette Grapazzianetti :** Épouse de Massimo, mégère difficile à apprivoiser. Pied-noir hystérique et de mauvaise foi, elle est très fière de son fils.
- Giovanni Grapazzianetti *:** Leur fils. Parfait idiot efféminé. Même âge que Claude Villanova.
- Louis-Achille
De Villemont Du Passy :** Industriel parisien, la cinquantaine. Grand bourgeois avare qui ne vit apparemment que pour ses affaires.
- Anne-Simone
De Villemont Du Passy :** Épouse de Louis-Achille, la quarantaine. Femme de caractère et d'apparence très snob, qui a vécu sa jeunesse en Tunisie.
- Marie-Cécile* :** Leur fille aînée. Même âge que Claude. Charmante et simple.
- Éléonore* :** Leur fille cadette. Petite peste BCBG dans un premier temps puis baba cool.
- Mme Mac Ferson *:** Riche industrielle américaine puritaine, stricte et prompte à la castagne
- Éliane Dunant* :** Syndicaliste de 68 déterminée et volubile. Ouvrière de M. De Villemont Du Passy.
- Dédé * :** Même statut social que Éliane mais beaucoup plus porté sur la bouteille.
- Monsieur Costa :** Client de Massimo. Rôle très court qui peut être tenu par le comédien jouant Dédé en le grimant.

NB : L'action se déroulant sur 15 années (L'acte 1 se déroule en 1953, l'acte 2 en 1966 et l'acte 3 en 1968.), certains personnages doivent vieillir un peu, si possible, entre l'acte 1 et l'acte 2. Les personnages marqués d'un astérisque n'apparaissent qu'à partir de l'acte 2 ou de l'acte 3.

Décors

Deux décors mais le passage de l'un à l'autre peut être assez simple et rapide pour peu que l'on choisisse une couleur de murs proche du blanc cassé. En fait, le décor est toujours le même mais, dès l'acte 2, les portes remplacent les rideaux et les tableaux de maître remplacent les pancartes, le linge étendu, les grappes de piments et autres suspensions fleuries.

Acte 1 : L'espace extérieur, la cour, séparant les maisons Villanova et Grapazzianetti.

Côté jardin : Au premier plan, l'entrée de la maison des Villanova (pas de porte mais un rideau de porte à longues franges) avec au-dessus une pancarte sur laquelle on peut lire : " Clémentines Villanova et fils". Au second plan, un large passage vers la remise.

Côté cour : Au premier plan, l'entrée du salon de coiffure de Grapazzianetti (pas de porte mais un rideau.) avec, au-dessus, une pancarte sur laquelle on peut lire : "Grapazzianetti, coiffure de style". Au second plan, l'entrée de l'appartement des Grapazzianetti, fermé par un simple rideau de couleur.

Au fond : Un fil à linge tendu entre les deux maisons avec des draps et des vêtements dissimulant à la vue du public tout l'arrière et notamment la porte-fenêtre, la porte de l'office et la cheminée du second décor. Des caisses de bois, cageots, cagettes vides.

Au centre : Une table d'extérieur en bois et trois chaises.

Acte 2 et 3 : L'intérieur cossu d'un manoir de Sologne.

Côté jardin : Au premier plan, la porte du bureau, au second plan le couloir menant aux appartements.

Côté cour : Au premier plan, la porte du hall d'entrée, au second plan la porte du salon d'été.

Au fond : Côté jardin, la porte de l'office. Au centre, une cheminée avec un fusil de chasse accroché et une boîte de cartouches. Côté cour, une porte-fenêtre donnant sur le parc.

Au centre : Deux fauteuils ou un canapé et une table basse. Nombreux tableaux aux murs.

On peut aussi ajouter rapidement, dans les espaces entre les portes, des cymaises ou des soubassements lambrissés.

ACTE 1

Dans le noir, une voix off annonce "Nous sommes en 1953 dans un paisible village algérien, bien avant les événements qui conduiront à l'indépendance". Lumière sur Marcel, seul en scène, balayant le sol avec l'énergie d'une limace neurasthénique. Il fait très chaud et il a soif. Jeanine est dans la remise.

MARCEL. – Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Quelle chaleur ! C'est pas humain de faire travailler un homme par un temps pareil.

JEANINE, off. – Marcel, viens m'aider à ranger ces caisses vides... Et presse-toi un peu !

MARCEL. – Pourquoi se presser ? Par cette chaleur ? Tu es folle !

JEANINE, entrant. – Accélère le mouvement je te dis. (*Elle prend une caisse et retourne dans la remise.*)

MARCEL. – Et voilà ! Comme d'habitude, c'est elle qui est pressée et c'est moi qui dois me dépêcher. C'est pas une sœur, c'est une esclavagiste.

JEANINE, off. – Active un peu Marcel, il faut mettre les clémentines au frais, il fait trop chaud.

MARCEL. – Ah ça ! Pour faire chaud, il fait chaud ! Il fait tellement chaud que si tu jettes un œuf en l'air, quand il retombe, il se casse pas, il est cuit dur ! Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Moi je suis pas cuit, je suis brûlé. Je sens même plus la transpiration, je sens le roussi. Je me déshydrate pas, je me momifie.

JEANINE, entrant. – T'as qu'à boire un peu d'eau. En tout cas, les caisses, c'est moi qui me les coltine toute seule, comme d'habitude. (*Elle ressort avec une autre caisse.*)

MARCEL. – Mais non, attends ! Je vais t'aider, je vais t'aider.

JEANINE, off. – Je n'ai plus besoin de toi. Finis donc de balayer cette cour, grand fainéant.

MARCEL. – Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Tous les jours c'est pareil : le balai, les clémentines ; les clémentines, le balai ! C'est pas une vie, ça ! (*Un temps puis :*)

MASSIMO, entrant de chez lui. – Bonjour Marcel ! Tu passes encore le balai ? C'est pas possible, tu aimes ça ? Si ça te fait plaisir, tu peux venir balayer mon salon de coiffure...

MARCEL. – Oh c'est malin, ça !... J'en ai ras la chéchia du balai ! (*Ramassant un ballon qui traînait*) Dire que j'avais une carrière à faire dans le football ! Une grande carrière !

MASSIMO. – Tiens, je ne savais pas que tu avais joué au football...

MARCEL. – Mais moi monsieur Grapazzianetti, j'étais un artiste du ballon, un virtuose de la chaussure à crampons. J'aurai pu être un grand professionnel. Partout on m'appelait... Le grand Marcel Kamoun.

MASSIMO. – Toi ?

MARCEL. – Vous en connaissez un autre de Marcel Kamoun ?

MASSIMO. – Tu étais plus doué pour le ballon que pour le balai ?

MARCEL. – Si j'étais doué ? Mais j'étais un dieu du ballon rond, je vous dis. J'avais même inventé la chaussure pour tirer à ras le poteau, alors. Oui Mōssieur. Parce que moi les chaussures, hein !

MASSIMO. – Peut-être, mais ça ne suffit pas pour être footballeur professionnel.

MARCEL. – Non, évidemment, mais en plus, j'avais un truc infailible.

MASSIMO. – Ah oui ? Lequel ?

MARCEL. – Attention, un truc de professionnel. Un truc que même l'entraîneur du Gallia Sport il aurait voulu que je lui apprenne... Mais il m'a pas demandé poliment, alors...

MASSIMO, faussement admiratif. – Ah !

MARCEL. – Oui mōssieur, j'avais inventé un gri-gri extraordinaire, un mouvement de jambes unique au monde entier. Un truc imparable. J'avais inventé... Le coup-de-pied-croisé-retourné.

MASSIMO. – Le quoi ?

MARCEL. – Le coup-de-pied-croisé-retourné. J'explique. D'abord, tu pénètres dans la surface. Un dribble à droite, une feinte à gauche, facile. Après, tu te places dos au but...

MASSIMO. – Et pourquoi dos au but ?

MARCEL. – Pour que l'adversaire il se pose des questions. Parce que quand il se pose des questions l'adversaire, il est cloué.

MASSIMO. – Et après ?

MARCEL. – Après c'est technique. C'est LA technique ! Tu lèves le bras gauche. Tu regardes par-dessus ton épaule droite. Tu te retournes du côté gauche et tu tires du pied droit ! Le gardien il est perdu, il est cloué, il est cuit et but ! Tenez, comme ça ... (*Il le fait avec le ballon qui finit sa course dans la remise. On entend un grand bruit de caisses renversées et les cris de Jeanine.*)

JEANINE, *entrant avec le ballon à la main.* – Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu joues au football ? (*Elle prononce fouteballe.*) Tu joues au football au lieu de venir m'aider ? Mais tu es fou ou tu veux ma mort ?

MARCEL. – Mais... Ben c'est... Enfin c'est... C'est le ballon qui m'a échappé des mains et pftt !

JEANINE. – Te moque pas de moi, assassin. Le ballon, à la vitesse où il est arrivé, il a fallu un sacré coup de pied. Et j'ai bien envie de t'en mettre le même où je pense.

MARCEL. – Je te jure, Jeanine, je ne l'ai pas fait exprès !

JEANINE. – Je sais pas ce qui me retient de...

MASSIMO. – Calmez-vous voyons ! Tout ça n'est pas bien grave.

JEANINE. – Pas grave ? J'ai failli être écrabouillée par dix caisses de clémentines.

MARCEL. – Elles étaient vides les caisses, alors quand même...

JEANINE. – Tu veux que je t'en casse une sur la tête pour voir ?

MASSIMO. – Du calme, du calme ! Allez, j'offre l'apéritif ! Installez-vous, je reviens.

MARCEL. – Ça, c'est une bonne idée ! (*Il s'assied à la table et Massimo sort chez lui.*)

JEANINE. – Après tout, soit ! (*Elle s'assied.*) Mais tu ne l'emporteras pas au paradis, toi !

MASSIMO, *off.* – Il faut l'excuser. Marcel il n'aime pas le balai. Le balai c'est pas pour les hommes, les vrais. (*Entrant avec l'anisette.*) Chez nous, un homme qui passe le balai, c'est un " cornuto ".

MARCEL. – Dis donc !

MASSIMO. – Scusi Marcel ! Je dis pas ça pour toi. Toi tu peux pas être "cornuto", tu n'es pas marié.

JEANINE, *rectifiant.* – Il n'est TOUJOURS pas marié, nuance.

MARCEL. – C'est parce que j'ai pas encore trouvé la bonne, pardi.

JEANINE. – La bonne ? Pour l'instant c'est moi la bonne. C'est moi qui trime.

MASSIMO. – Ça c'est une honte de faire travailler une déesse comme vous. (*A partir de là, Massimo sera de plus en plus entreprenant vis-à-vis de Jeanine.*) Installez-vous, très chère petite madame...

JEANINE. – Ça va, ça va. La vérité c'est que Marcel est un grand timide avec les dames.

MARCEL. – C'est pas vrai. J'arrive pas à me décider, c'est tout.

JEANINE. – Dès que tu es en présence d'une femme tu perds tous tes moyens.

MASSIMO. – Moi c'est tout le contraire. Quand je vois une belle femme. Oh ! Mamma mia !

JEANINE. – Lui, ça lui coupe le sifflet mais j'espère qu'il finira par trouver chaussure à son pied.

MARCEL. – Sûr et certain ! Moi, la chaussure, ça me connaît !

JEANINE, *prenant Marcel par les joues.* – Il n'a pas un charme fou mais il n'est pas laid non plus.

MASSIMO. – Moi, ça me connaît le charme. Les Américains ils appellent ça le sex-appeal.

JEANINE. – A piles ? Ah, lui, il n'a pas de piles... Il est loin d'être survolté, surtout au boulot.

MASSIMO. – Mais vous, vous avez le charme, chère Jeanine.

JEANINE. – Doucement, doucement. Je vous rappelle que vous, vous êtes marié.

MASSIMO. – Ne vous méprenez pas, j'aime mon épouse et ma Odette elle me suffit amplement.

MARCEL. – C'est pourtant pas Gina Lollobrigida.

MASSIMO, *furieux.* – Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

MARCEL. – Eh ben je veux dire que comme beauté...

MASSIMO. – Quoi comme beauté ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Elle est peut-être pas Miss Constantine ma Odette mais est belle à sa manière.

JEANINE. – Bien sûr ! (*En donnant un coup de torchon à Marcel.*) Il est bête celui-ci.

MASSIMO. – Odette, c'est à l'intérieur qu'elle est belle. Elle est si tendre, si gentille, si féminine...

ODETTE, *entrant furieuse de la salle, un chiffon légèrement taché de sang à la main.* – Regardez ! Regardez le sang de mon fils ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! J'ai failli pas le reconnaître, moi, sa propre mère ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Mon fils ! Le pauvre, mon fils, le pauvre !

MASSIMO. – Mais où il est Giovanni ? Où il est notre fils ?

ODETTE. – Il est chez le docteur pardi ! Je suis venu chercher des sous.

JEANINE. – Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

ODETTE. – C'est votre Claude qui l'a battu, comme d'habitude ! Ah ! Le pauvre, mon fils, le pauvre !

JEANINE. – Et pourquoi ce serait mon Claude qui l'aurait abîmé votre chérubin ?

ODETTE. – Mais c'est toujours lui, c'est son souffre-douleur. Il le persécute.

JEANINE. – Mon fils il persécute personne. C'est le vôtre qui fait le complexe de la persécution.

ODETTE. – Le complexe ? Non mais vous l'entendez ? Mon fils, il fait pas le complexe. Dans la famille ça se fait pas le complexe. On est des gens comme il faut, nous. Mais quand on nous cogne, ça

nous fait pas des complexes, ça nous fait des bleus. Vous verriez dans quel état il l'a mis ce petit voyou. Le pauvre, mon Giovanni le pauvre !

JEANINE. – Mon fils, il a dix ans, c'est pas un voyou !

ODETTE. – C'est pas un voyou, c'est un sanguinaire, un barbare, un malade ! Cette fois je vais porter plainte, ma petite !

JEANINE. – Mon Claude c'est pas un malade, ma grosse !

ODETTE. – Oh !!! Tu vas voir ! Bourrique ! (*Elles sont prêtes à en venir aux mains.*)

MASSIMO. – Mais elles ne vont pas se battre tout de même !

ODETTE. – Amenez-le moi votre vaurien. Si vous ne voulez pas le dresser, je vais m'en charger.

JEANINE. – Personne ne touchera un cheveu de la tête de mon Claude et surtout pas une cinglée !

ODETTE. – C'est moi la cinglée. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Je vais t'écraser, punaise !

MARCEL, *prenant Jeanine par le bras.* – Allons, allons mesdames.

JEANINE. – Lâche-moi Marcel, je défends mon fils !

ODETTE. – Un criminel, un assassin !

JEANINE, *prenant le balai qui traîne.* – Tu vas tâter de mon balai !

ODETTE. – Sorcière !

JEANINE. – Chameau ! (*Elles se ruent l'une sur l'autre.*)

MARCEL. – Mais c'est fini, oui ? Faites quelque chose Massimo.

MASSIMO. – Mais quoi ?

ODETTE. – Petite peste !

JEANINE. – Je vais lui arracher les yeux.

MARCEL. – Jeanine, arrête ! (*Prenant un coup au passage.*) Aïe ! Jeanine, nom d'une pipe, lâche-là ! (*Il parvient à la maîtriser*) Jeanine ça suffit ! Massimo, Calmez votre femme bon sang ! Un peu d'autorité !

MASSIMO, *après quelques hésitations, autoritaire.* – Euh ! Odette, ça suffit, rentre à la maison.

ODETTE. – Qu'est-ce qui te prend toi ?

MASSIMO, *tout doux.* – Euh ! Scusi ma canette.

ODETTE. – J'aime mieux ça. Ton porte-monnaie ?

MASSIMO. – Tout de suite ma canette. (*Il le lui donne.*)

ODETTE, *repartant par la salle.* – Vous ne l'emporterez pas au paradis, espèce de garce !

JEANINE. – Oh ! Cette fois je...

MARCEL, *l'arrêtant.* – Allez, calme-toi. Ça n'en vaut pas la peine. (*Un téléphone sonne dans la maison.*)

JEANINE. – Mais je suis calme. Fiche-moi la paix et va plutôt décrocher le téléphone (*Marcel y va.*)

MASSIMO. – Je suis vraiment désolé. Veuillez croire qué...

JEANINE. – Qué quoi ?

MASSIMO. – Odette elle est une impulsive mais elle ne pense pas ce qu'elle dit.

JEANINE. – Oh que si, elle le pense ! Et vous aussi peut-être.

MASSIMO. – Moi ! Jamais je n'oserais penser des choses pareilles d'une personne aussi charmante. Vous qui êtes si douce, si jolie, si... Vous que les yeux ils sont comme des étoiles dans la nuit. Vous que la bouche elle est comme un fruit mûr que l'on voudrait mordre dedans. (*Il se fait pressant.*) Vous que...

JEANINE. – Eh là ! Où il est parti le barbier de Séville ?

MASSIMO. – Mais où vous voulez. Avec vous j'irai n'importe où, sur la Lune ou plutôt... Sur Vénus.

JEANINE. – Je ne veux rien savoir de vos voyages dans le cosmos. C'est l'anisette ou le soleil que vous ne supportez plus ?

MASSIMO. – Ce que je ne supporte plus c'est de vous avoir comme voisine et pas comme maîtresse.

JEANINE. – Vous êtes complètement fou.

MASSIMO. – Oui, j'ai suis fou, fou de vous depuis le premier jour où je vous ai vue.

JEANINE. – Ça ne vous a pas encore passé, depuis le temps ? Notre première rencontre remonte à près de dix ans et ce jour là vous n'étiez pas fier. Vous débarquiez d'Italie, et vous vous faisiez tout petit.

MASSIMO, *soudain refroidi.* – C'est que les circonstances elles étaient assez pénibles pour moi...

JEANINE. – Eh oui ! Mussolini emprisonné, l'Italie libérée, ça sentait plutôt le roussi, non ?

MASSIMO. – Qu'allez-vous chercher là ? Non, c'est le climat de l'Italie du nord qui me convenait pas. Le docteur il avait dit qu'il me fallait beaucoup de soleil et du temps sec.

JEANINE. – C'est vrai qu'à l'époque il commençait à pleuvoir dru en Italie.

MASSIMO, *bêtement.* – Si.

JEANINE. – A pleuvoir des coups de triques sur les chemises noires des fascistes !

MASSIMO. – Je n’ai jamais porté la chemise noire ! (*Regard lourd de Jeanine.*) Gris foncé peut-être ...

JEANINE. – Arrêtons là. Cette époque est déjà bien loin. Reprenez vos esprits et rentrez chez vous.

MASSIMO, *repartant à l’assaut.* – Mais quand je vous vois, et je vous vois tous les jours, mon sang il chauffe et mon esprit c’est le Vésuve ! Vous ne m’avez pas accordé vos faveurs à l’époque mais il n’est jamais trop tard pour bien faire. (*Il devient très entreprenant.*)

JEANINE. – Arrêtez ! Ah si mon pauvre Simon était encore de ce monde, il vous...

MASSIMO, *la prenant dans ses bras.* – Mais si tu m’avais épousé à la place de ce pauvre Simon, je t’aurais fait vivre la Dolce Vita !

JEANINE. – Mais, auprès de Simon, je la vivais tous les jours la Dolché-comme-vous-dites. Et je la vivrais encore sans ce maudit accident. Lâchez-moi !

MASSIMO. – Mais ça c’est le passé. C’est loin. Il est temps de penser à toi.

JEANINE. – Ce sont mes affaires, pas les vôtres !

MASSIMO. – Il te faut un homme, un vrai, un macho comme moi, avec du poil partout.

JEANINE. – Ah ! Au secours !

MASSIMO. – Maintenant ça suffit ! Je n’en peux plus ! (*Perdant complètement les pédales.*) Il faut que tu sois à moi. Viens à la maison. Nous avons le champ libre, Odette en a pour des heures chez le toubib.

JEANINE. – Lâchez-moi ! Au secours !

MASSIMO. – Ne crie pas ! Pas tout de suite ! Je t’emmène au septième ciel, au huitième et peut-être bien davantage... Raaaahhh !

JEANINE. – Au secours ! Marcel !

MASSIMO. – Raaahh !!! Sentir ton parfum ! Sentir ton corps contre le mien !

JEANINE. – Marcel ! Marcel !

MASSIMO. – Ta bouche, tes yeux, tes hanches, tes... Raaahh !!! (*Marcel entre, affolé*) Je veux tout !

MARCEL. – Lâchez ma sœur immédiatement !

MASSIMO, *surpris, lâche Jeanine.* – Ah !

MARCEL. – Ah l’ordure !

MASSIMO. – Ne vous méprenez pas.... Euh !... C’est elle qui m’a aguiché.

JEANINE. – Oh !

MARCEL. – C’est elle qui...

MASSIMO. – Si.

MARCEL. – Mais vous n’êtes pas seulement une belle ordure, vous êtes un lâche. (*Singeant Massimo*) Ta bouche, tes yeux, tes hanches, je veux tout, hein ? Et mon poing dans le nez, tu le veux, dis ? Ou plutôt mon pied au cul ? Ça me paraît plus indiqué. (*Il lui botte le train.*)

MASSIMO. – Je ne vous permets pas de...

MARCEL. – Mais je ne vais pas te demander ton avis, je vais t’étrangler sans autre forme de procès (*Il prend Massimo par le col.*). Je m’énerve pas souvent mais quand je m’énerve... ! Aïe, aïe, aïe, ma mère !

MASSIMO. – A moi ! Au secours ! A l’assassin ! Au fou !

JEANINE. – Arrête Marcel ! Si tu l’amoches, c’est toi qui auras des ennuis.

MASSIMO. – Elle a raison ! J’ai le bras long. Vous ne savez pas à qui vous vous en prenez.

JEANINE. – A une crapule, une larve, un étron.

MASSIMO. – Oh !

MARCEL. – Rentre chez toi ou je t’écrase !

MASSIMO, *obéissant par peur, sur le seuil de sa porte.* – Je me vengerai ! Porco de Villanova ! (*Il sort.*)

MARCEL. – Ça va toi ?

JEANINE. – Ça va, ça va. Je croyais que ça lui avait passé depuis le temps.

MASSIMO, *pointant le nez.* – Je vous jure qu’à partir d’aujourd’hui, ma raison de vivre sera de causer votre perte, par tous les moyens.

MARCEL, *lui jetant un caillou.* – Couché !

MASSIMO, *en disparaissant.* – Aïe ! Porco de Villanova ! (*Dans ce qui suit, il passera souvent la tête pour essayer d’entendre la conversation.*)

JEANINE. – Qui c’était au téléphone ?

MARCEL. – Avec le bruit que vous faisiez, j’ai pas bien entendu mais je crois que ce sont des gens de Paris qui vont venir. Un monsieur et sa dame qui...

JEANINE. – Des gens de Paris ?

MARCEL. – Ben, je crois.

JEANINE – Nom d'une clémentine ! Qu'est-ce qu'ils voulaient ? Comment ils s'appellent ? Ils sont où ? Combien ils sont ? D'où ils appelaient ?

MARCEL – Oh là ! Oh là ! Doucement, je suis pas Napoléon, moi. Une seule question à la fois.

JEANINE – C'est peut-être l'homme d'affaires qui m'avait déjà contactée. (*À Jeanine*) Tu sais, je t'en avais parlé. Je n'y croyais pas trop mais... Comment ils t'ont dit qu'ils s'appelaient ?

MARCEL – Je crois que c'est... Euh... De Vierzou De Paris.

JEANINE – Ce serait pas plutôt De Villemont du Passy ?

MARCEL – Si ! C'est ça ! Comment tu sais ça, toi ?

JEANINE – C'est le nom de l'homme d'affaires en question ! Un magnat de l'import-export !

MARCEL – De l'import-export ? Aïe ! Aïe ! Aïe ! Et pourquoi il s'intéresse à nous ce cagna.

JEANINE – Magnat, abruti ! Il s'intéresse à nous et surtout à nos clémentines. Il cherche des producteurs en Algérie pour pouvoir importer des clémentines dans toute l'Europe.

MARCEL – Toute l'Europe ? Mais ce serait formidable, ce serait la fortune !

JEANINE – Oui, c'est la chance de notre vie. (*Apercevant la tête de Massimo.*) Mais, viens à la maison que je t'explique tout ça, à l'abri des oreilles indiscreètes.

MARCEL, *à Massimo* – Et des malveillants. (*Ils sortent.*)

MASSIMO, *entrant* – La chance de leur vie ? C'est trop fort ! C'est pas possible. Ils ne vont pas faire fortune sous mon nez, ces pourritures. Il faut que je contre-attaque. Mais il faudrait que j'en sache davantage. (*Il s'approche de chez Villanova à pas de loups.*) Pas de bruit. Surtout, pas de bruit. En Italie on m'appelait "Le sioux des Dolomites" (*Il se met même à ramper, passe sous la table.*)

LE CLIENT, *entrant par la salle* – Bonjour monsieur Grapazzianetti !

MASSIMO, *sursautant* – Ah ! (*Il se cogne et renverse les verres restés sur la table.*) Chut !... (*En aparté*) Zut ! Un client. Bonjour monsieur Costa !

LE CLIENT – Vous avez perdu quelque chose ?

MASSIMO – Oui mais je viens de le retrouver... un peigne...

LE CLIENT – Ce serait pour une petite coupe ?

MASSIMO – C'est à dire que...

LE CLIENT – Je viens de croiser votre femme, elle m'a dit que vous n'aviez personne ce matin.

MASSIMO, *à contrecœur* – Eh bien... Entrez. Je vous en prie. (*Ils sortent au salon de coiffure.*)

JEANINE, *entrant en frappant Marcel à coups de torchon* – Mais tu pouvais pas le dire tout de suite qu'ils venaient de débarquer du bateau.

MARCEL – Aïe ! Mais il n'y a pas moyen d'en placer une. Tu es excitée comme une puce ! Aïe ! Mais enfin, calme-toi, ils ne sont encore là.

JEANINE – S'ils appelaient du port, ils ne vont pas mettre trois jours pour faire à peine un kilomètre. Alors, pas de temps à perdre. Il faut les accueillir comme des rois. Il faut que nos clémentines les mettent à genoux et même plus qu'à genoux...

MARCEL – A plat ventre alors ?

JEANINE, *en le frappant à coups de torchon* – Tais-toi. Tu les attends ici et tu les accueilles gentiment.

MARCEL – Pourquoi moi ? Je les connais pas ces Parigots. Accueille-les, toi.

JEANINE – Et qui c'est qui les prépare les clémentines, qui les bichonne ? Et qui c'est qui présentera les comptes de l'entreprise quand ils les demanderont ? Hein, c'est qui ?

MARCEL – Ben, c'est toi.

JEANINE – Eh oui, c'est moi ! Celle qui pense ici, c'est moi. Celle qui fait tourner l'affaire, c'est moi. Seulement, il me faut un minimum de temps pour tout mettre en ordre. Alors tu me les fais patienter quelques minutes et tu m'appelles. Mais attention hein ! Sans les ennuyer. Il s'agit pas de me les mettre de mauvaise humeur.

MARCEL – Tu me connais.

JEANINE – Justement. Mais j'ai pas le choix.

MARCEL – Bah ! T'en fais pas. Je leur montrerai quelques-unes de mes inventions ça les amus...

JEANINE – Pas questions ! Surtout pas d'inventions ! C'est à dire pas de catastrophes.

MARCEL – Mais mon cirage miracle à la graisse de bouc ?

JEANINE – Non ! J'ai astiqué une seule fois mes chaussures avec, depuis tous les chiens du quartier ils me suivent. Et je ne te parle pas des chèvres !

MARCEL – Mais...

JEANINE. – Il n’y a pas de mais ! Pas d’inventions, un point c’est tout. Pas plus de moulinette à pédale que d’éplucheur à vapeur ! Compris ? (*Elle sort et off :*) Aïe, aïe, aïe, si je fais pas tout !

MARCEL. – Pas d’inventions. Pfeuh ! C’est dommage. Les lacets incassables, les semelles inusables ou la cireuse à géométrie variable, ça devrait l’emballer le Parisien. D’accord, il faudrait que je les invente mais ça c’est pas le plus difficile. Quand Marcel Kamoun il veut, Marcel Kamoun il peut. Tiens, la bombe, si Einstein il l’avait pas inventé, je l’aurais fait moi, la bombe. Il a eu l’idée le premier c’est tout. Je lui en veux pas à Einstein. Allez, je vais finir le petit coup de balai sinon Jeanine elle va faire une attaque. Mais, attention, avec ma dernière invention, justement. (*Il sort.*)

MASSIMO, entrant. – Je vais te leur soigner l’accueil, moi, aux De Villerond Du Machin, tu vas voir. La vengeance est un plat qui se mange chaud. Je vais te leur en donner moi des ronds des jambes et du tralala. Je vais être une série de catastrophes à moi tout seul. Le fléau des Villanova, la calamité de la clémentine, la peste et le choléra réunis, un véritable...

LE CLIENT, off. – Dites, vous ne m’oubliez pas.

MASSIMO, sortant. – J’arrive monsieur Costa, j’arrive !

LOUIS-ACHILLE, entrant par la salle avec Anne-Simone. – Je crois que nous touchons au but, chère amie. Voyez le panonceau.

ANNE-SIMONE. – Enfin ! J’ai bien cru que jamais nous ne trouverions. Si nous avons pris un taxi comme je vous l’avais suggéré, nous aurions moins souffert de cette terrible chaleur.

LOUIS-ACHILLE. – Au prix ou sont les taxis en Algérie, je préfère encore suer sang et eau plutôt que me faire rouler, mais j’en conviens, il fait chaud.

ANNE-SIMONE. – La chaleur de ce pays n’a d’égale que votre avarice Louis-Achille.

LOUIS-ACHILLE. – Anne-Simone ! Je ne suis pas avare, j’ai le sens de l’économie, nuance. C’est comme cela que ma famille a assuré sa fortune depuis des générations.

ANNE-SIMONE. – Dieu merci, nous avons laissé nos filles à Paris avec la nurse !

LOUIS-ACHILLE. – Nous avons bien fait. Ce voyage eût été au-dessus de leurs forces.

ANNE-SIMONE. – Certes, Eléonore et Marie-Cécile craignent la chaleur et s’effraient d’un rien.

MARCEL, entrant avec un balai attaché à la jambe. – Et voilà le travail ! Le balai sans fatigue !

ANNE-SIMONE. – Qu’est-ce que c’est que cet énergumène ?

LOUIS-ACHILLE. – Ne bougez pas très chère, je m’enquiers. Bonjour Monsieur. Nous cherchons Monsieur Villanova et...

MASSIMO, entrant, railleur. – Mais Monsieur Villanova, il est mort.

ANNE-SIMONE qui s’évanouit en le voyant. – Mon Dieu ! Ahhhh !

LOUIS-ACHILLE. – Anne-Simone ! Qu’avez-vous ? (*Il lui tapote les mains et Massimo s’approche.*)

MASSIMO. – Ça alors ! (*Il regarde Anne-Simone et reste bouche-bée.*)

LOUIS-ACHILLE. – Qu’est-ce que vous avez ? Vous n’avez jamais vu une femme se pâmer ?

MASSIMO. – Euh !... Non, se pâmer, non... Mais qui tombe dans les pommes, si.

LOUIS-ACHILLE. – Eh bien, faites quelque chose !

MASSIMO. – Si... Je vais chercher les poivres ! Euh !... Les sels.

LOUIS-ACHILLE, à Marcel. – Vous là, venez m’aider à la relever s’il vous plaît.

MARCEL. – C’est que... (*Il s’approche mais ne peut pas se baisser à cause du balai.*) Aïe ! Aïe ! Aïe ! C’est que... C’est pas facile

LOUIS-ACHILLE. – Si vous détachiez ce balai ? (*Anne-Simone revient à elle.*) Chère amie, je suis là...

MASSIMO, revenant avec les sels. – J’arrive monsieur Costa, j’arrive ! (*À Anne-Simone*) Tiens ma Nanou, ça va te faire du bien.

ANNE-SIMONE, rechutant. – Ahhh !

Anne-Simone et Massimo se connaîtraient-ils ? Voilà qui est bien louche...

ACTE 2

La scène se déroule maintenant en 1966, dans la résidence secondaire des De Villemont Du Passy, en Sologne. Une voix off annonce dans le noir : "Treize années se sont écoulées et, ce que l'on appellera seulement bien plus tard la guerre d'Algérie, a fait bien des victimes, et a jeté en métropole des milliers de rapatriés qui ont dû tout abandonner." Puis la lumière se fait sur Marcel qui, avec des brosses clouées sous ses chaussures, balaie la pièce on ne peut plus mollement.

MARCEL. – Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Dire que j'ai inventé les chaussures-balais et que personne ne veut y croire dans ce maudit pays. Tu verras qu'elle disait Jeanine, on sera aussi bien que là-bas. Tu parles ! On est devenus des larbins. Visez un peu la casbah ? Pour faire la poussière, il faut trois jours sans dormir la nuit. Saleté de baraque ! Ils appellent ça un manoir ! Ils appellent ça la Sologne ! Aïe, aïe, aïe, ma mère ! La seule chose qui soit comme là-bas, c'est que Marcel il balaie. Mais là-bas, il y avait au moins le soleil et la mer. Ici il y a que la pluie et les moustiques. Aïe, aïe, aïe, misère de nous !

CLAUDE, *entrant par la porte-fenêtre.* – Alors Marcel, encore en train de râler ?

MARCEL. – C'est l'humidité qui me met de mauvais poil. Jamais il fait chaud ici, jamais !

CLAUDE. – Il ne fait pas si mauvais aujourd'hui. J'étais en chemise dans le parc.

MARCEL. – Peut-être mais moi j'ai froid. J'ai toujours froid dans ce pays.

JEANINE, *entrant de l'office avec un plateau.* – T'as qu'à te marier. Qu'est-ce que tu attends ? Si tu avais une femme, elle te réchaufferait, elle.

MARCEL. – Et c'est reparti ! Le mariage ! Mais si je ne veux pas me marier moi ?

JEANINE. – On ne devrait peut-être pas te demander ton avis. (*Elle sort par le couloir.*)

MARCEL. – Ben voyons... (*Puis, hurlant à Jeanine.*) Si je me marie, ce sera avec une italienne !

JEANINE, *off et en échappant son plateau qui fait un bruit d'enfer.* – Ouille !

CLAUDE, *off.* – Tu t'es fait mal, maman ?

JEANINE, *off.* – Pas trop, mais dis à ton oncle que c'est un imbécile !

CLAUDE. – Elle a raison. Pourquoi tu lui dis des choses comme ça ? Tu sais bien que tout ce qui lui rappelle Grapazzianetti la met en rage.

MARCEL. – C'était pour rigoler un peu. On ne rigole pas souvent ici.

CLAUDE. – Pour maman, Grapazzianetti, n'est pas un sujet de rigolade. Le docteur a dit qu'elle faisait une fixation schizophrénique aiguë sur Grapazzianetti en particulier et sur l'Italie en général.

MARCEL. – Ça fait treize ans que ça dure. Même un plat de macaroni ou une pizza, ça la rend folle.

CLAUDE. – Alors fais un peu attention à tes plaisanteries. Et surtout, ne prononce jamais le nom de cette ordure de Grapazzianetti devant elle. Elle pourrait nous refaire une attaque.

MARCEL. – Je sais, je sais.

JEANINE, *entrant.* – Monsieur et Madame vont arriver d'un instant à l'autre. (*Elle jette un œil un peu partout.*) Il faut absolument changer ces fleurs, Madame est très à cheval sur... (*On entend un coup de klaxon*) Mon Dieu ! Ils sont déjà là ? Marcel, va en cueillir dans le parc... Vite, Marcel, vite !

MARCEL. – Vite, vite... Faut pas pousser non plus. (*Il sort parc.*)

JEANINE. – Claude ! Arrange-toi un peu. Tu sais bien que Monsieur a horreur des tenues négligées.

CLAUDE. – C'est pas le Shâh d'Iran et sa suite non plus.

JEANINE. – Non, mais on leur doit le respect pour tout ce qu'ils font pour nous.

CLAUDE. – Tu parles. Ils nous exploitent.

JEANINE. – Tais-toi, gauchiste ! Attention, les voilà !

LOUIS-ACHILLE, *entrant du hall, suivi de son épouse.* – Ah, qu'il fait bon retrouver ce havre de paix !

JEANINE. – Bonjour Monsieur. Bonjour Madame. Avez-vous fait bon voyage ?

ANNE-SIMONE. – Epouvantable, ma brave Jeanine, épouvantable ! Mes sels je vous prie ?

CLAUDE, *ironique.* – Le confort rudimentaire de la Rolls peut-être ? (*Jeanine le frappe en allant prendre les sels sur la cheminée.*) Aïe !

LOUIS-ACHILLE. – la Rolls est une voiture tout à fait convenable.

ANNE-SIMONE. – A partir du moment où l'on dispose d'un chauffeur.

LOUIS-ACHILLE. – Mais enfin Anne-Simone ne vous ai-je point menée à bon port ?

ANNE-SIMONE. – Si, si, cher ami. A bon port, le mot est on ne peut plus juste. Je ne sais plus si je suis venue en voiture ou en bateau tellement votre conduite est chaloupante. (*Jeanine lui tend les sels.*) Merci.

LOUIS-ACHILLE. – Moi, je chaloupe ?

ANNE-SIMONE. – Parfaitement Louis-Achille vous chaloupez, vous ne roulez pas, vous tanguiez. Ceci n'arriverait pas si vous consentiez à vous payer un chauffeur de maître. Enfin ! Jeanine, allez me faire couler un bain pour me remettre de cette traversée du bassin parisien. (*Elle sort par le couloir.*)

JEANINE. – Monsieur veut-il que je lui fasse couler un bain, lui aussi ?

LOUIS-ACHILLE. – Non, je n'ai pas le temps. J'attends des visites très importantes ce week-end et ... Je vous donnerai toutes les directives utiles plus tard. Pour l'instant, je passe dans mon bureau. Que personne ne me dérange, surtout pas ma femme ou mes filles.

CLAUDE. – Ces demoiselles sont donc du voyage ?

LOUIS-ACHILLE. – Oui, elles sont allées voir leurs chevaux, comme d'habitude. (*Il sort au bureau.*)

CLAUDE. – Eh ben dis donc, ils ont l'air particulièrement en forme les De Villemont aujourd'hui.

JEANINE. – Oui, ça promet ! Bon, je monte assister Madame. (*Elle sort par le couloir.*)

CLAUDE, se recoiffant face au miroir. – Quelle tête j'ai, moi ?

ELEONORE, entrant suivie de sa sœur. – Non, non et non, Marie-Cécile tu ne monteras pas Vulcain !

MARIE-CECILE. – Mais enfin pourquoi ?

ELEONORE. – C'est mon cheval et il n'est pas question qu'une dinde de ton espèce le monte.

MARIE-CECILE. – Dinde toi-même ! Pimbêche ! (*Apercevant Claude.*) Oh ! Bonjour Claude !

CLAUDE. – Bonjour Marie-Cécile, bonjour Eléonore. (*Claude et Marie-Cécile se dévorent des yeux.*)

ELEONORE. – Mademoiselle Eléonore, si cela ne vous demande pas un effort surhumain. Tenez, débarrassez-moi donc de cela. (*Elle laisse délibérément tomber la petite mallette qu'elle portait.*)

CLAUDE, la ramassant. – Bien Mademoiselle.

ELEONORE. – Merci, mon ami. Où est Père ?

CLAUDE. – Monsieur est dans son bureau et il a demandé qu'on ne le dérange pas.

ELEONORE. – Encore ses affaires, sans doute ! Ce qu'il peut être ennuyeux avec ses satanées affaires.

MARIE-CECILE. – En tout cas, elles te permettent de mener grand train, ces satanées affaires.

ELEONORE. – Je te défends de me parler sur ce ton. Ce n'est pas parce que tu es l'aînée que tu dois... (*Elle va sortir puis, s'apercevant du manège des deux amoureux elle ajoute, ambiguë.*) Mon petit Claude, vous monterez cette mallette dans ma chambre, n'est-ce pas ? (*Elle sort par le couloir.*)

MARIE-CECILE, singeant sa sœur. – Mon petit Claude, vous monterez cette mallette dans ma chambre, n'est-ce pas ? Oh ! Il y a des jours où j'ai envie de l'étrangler ! Si elle n'était pas ma sœur...

CLAUDE. – On ne choisit pas sa famille.

MARIE-CECILE. – Mais ses amours si... (*Elle saute au cou de Claude.*)

CLAUDE. – Ça faisait si longtemps mon ange.

MARIE-CECILE. – Cinq semaines interminables. Toi ici, moi à Paris entre mes parents et ma sorcière de sœur. Embrasse-moi. (*Ils vont s'embrasser quand :*)

JEANINE, entrant. – Je le savais. Je savais qu'il manquerait quelque chose. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Si je ne vérifie pas tout moi-même... Bonjour mademoiselle Marie-Cécile.

MARIE-CECILE. – Bonjour Jeanine.

JEANINE. – Claude, il manque des serviettes dans toutes les chambres. Viens m'aider. (*Elle sort office.*)

CLAUDE. – J'arrive tout de suite, maman. On a bien failli être découverts cette fois-ci.

MARIE-CECILE. – C'est beaucoup trop dangereux ici. Retrouvons-nous à l'endroit habituel. (*Elle sort par le couloir et Claude à l'office. La scène reste vide un instant puis Louis-Achille entre comme une balle.*)

LOUIS-ACHILLE, hurlant. – Branle-bas de combat, mes enfants, branle-bas de combat ! Il faut absol... Mais où sont-ils donc tous ? Anne-Simone ! Anne-Simone ! Où êtes-vous très chère ? Jeanine ! Marcel ! Mais enfin, quelqu'un va-t-il me répondre ?

MARCEL, entrant avec deux malheureuses fleurs. – Monsieur appelle ?

LOUIS-ACHILLE. – Oui Monsieur appelle ! Monsieur appelle car Monsieur a une information de la plus haute importance. Allez dire à tous que je veux les voir.

MARCEL. – Bien Monsieur. J'y cours. (*Il sort avec une telle lenteur que :*)

LOUIS-ACHILLE. – Qu'est-ce encore que ces chaussures ridicules ?

MARCEL. – Ma dernière invention, Monsieur. Les chaussures c'est ma passion et...

LOUIS-ACHILLE. – Je ne le sais que trop. Vous en avez déjà inventé des tonnes mais là, vous vous êtes surpassé.

MARCEL. – Merci Monsieur. Elles vous plaisent ?

LOUIS-ACHILLE. – Quittez-moi ces saloperies immédiatement et allez me chercher tout le monde ! (Marcel a du mal à quitter ses chaussures, il est même quasiment coincé.) Bon ! J’aurai plus vite fait de rameuter la maisonnée moi-même. (Il sort dans le parc.)

MARCEL, au public. – Eh bé, il a l’air énervé hein ! (Il finit de changer de chaussures quand :)

ELEONORE, entrant. – Que se passe-t-il dans cette maison ?

ANNE-SIMONE, entrant. – N’est-ce pas Monsieur qui appelle ? Où est-il ?

MARCEL. – Il rameute Madame, il rameute.

ANNE-SIMONE. – Pardon ?

JEANINE entrant. – Monsieur nous demande ?

MARCEL. – À ce que j’ai compris, Monsieur veut voir tout le monde ici dans les plus brefs délais.

LOUIS-ACHILLE, entrant. – Ah ! Vous voilà ! Très bien. Tout le monde est là ?

ELEONORE. – Sauf Claude et Marie-Cécile, comme d’habitude.

LOUIS-ACHILLE, très énervé. – Par tous les saints, où sont-ils donc ?

ANNE-SIMONE. – Louis-Achille je vous prie de bien vouloir vous calmer et de nous dire ce que signifie ce rassemblement précipité.

LOUIS-ACHILLE. – J’y viens. J’attends l’arrivée de personnages importants.

ANNE-SIMONE. – Nous le savons déjà. Un Américain et un Espagnol.

LOUIS-ACHILLE. – Mais ce que vous ne savez pas c’est que l’Américain est une Américaine et qu’elle a deux jours d’avance. Elle va débarquer d’une seconde à l’autre.

MARCEL. – Pour un Américain, débarquer c’est une seconde nature.

LOUIS-ACHILLE. – Je n’ai pas le temps de goûter votre humour. Je viens de l’avoir au téléphone. Elle m’appelait de la gare, avant de prendre un taxi.

ELEONORE. – Mais, Grand-Dieu que trouvez-vous de si affolant à cela ?

LOUIS-ACHILLE. – Ces deux personnes représentent le plus fabuleux contrat de ma carrière. L’Espagnol produit des tonnes de clémentines et d’autres fruits et l’Américaine fabrique des millions d’hectolitres de jus de fruits.

ANNE-SIMONE. – Et alors ?

LOUIS-ACHILLE. – Et alors, moi j’achète à l’un, je reconditionne et je revends à l’autre.

ELEONORE. – Je ne vois toujours pas ce qu’il y a de si extraordinaire.

JEANINE. – Monsieur votre père craint sans doute qu’ils se rencontrent et fassent affaire sans lui.

LOUIS-ACHILLE. – Tout à fait. S’ils s’entendent sans moi c’est la ruine. Ils représentent 85 % de mon chiffre d’affaires.

ANNE-SIMONE. – Mais alors pourquoi les avez-vous invités en même temps ?

LOUIS-ACHILLE. – Mais je ne les ai pas invités en même temps. J’ai invité Madame Mac Ferson pour dimanche et l’Espagnol pour aujourd’hui vendredi. Ça me laissait le samedi comme battement.

ELEONORE. – C’était risqué non ?

LOUIS-ACHILLE. – Je ne peux pas faire autrement. Il faut que je négocie les prix avec l’un et l’autre sur un délai très court pour qu’ils n’aient pas le temps d’avoir d’autres offres.

ANNE-SIMONE. – Bref, que doit-on faire ?

LOUIS-ACHILLE. – Rien. Ou plutôt tout pour qu’ils se rencontrent pas, jamais, never, nunca.

ELEONORE. – Même si vous le dites en chinois, ça risque de ne pas être simple pour autant.

LOUIS-ACHILLE. – Simple ou pas, c’est une obligation absolue. Tout le monde a bien compris ?

ELEONORE. – Il n’y a pas plus clair. Encore faudrait-il que tout le monde joue le jeu.

LOUIS-ACHILLE. – Bonsoir ! Marie-Cécile et Claude ! Il faut absolument les mettre au courant. Cherchons-les ! Allez ! Allez ! Exécution ! (Tous, sauf Marcel, sortent en trombe par les différentes issues.)

MARCEL. – Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Y a pas le feu non plus, oh ! (On sonne.) Allons bon !

ANNE-SIMONE, revenant. – Oh là là ! Ce doit être l’Américaine ! Marcel allez ouvrir voyons ! (On sonne à nouveau.) Allez ! Vite !

MARCEL. – Voilà, voilà ! J’arrive ! (Au public :) Aïe ! Aïe ! Aïe ! Encore un pressé. (Il sort.)

ANNE-SIMONE. – Oh là là ! Comment dit-on bonjour en anglais ? Ah oui ! Good morning !

(S’essayant devant le miroir plusieurs fois sur des tons différents.) Good Morning, Miss Mac Ferson... Mais nous ne sommes pas le morning, nous sommes le soirée... Euh ? Good... Good ? Oh là là ! Comment dit-on ?

MARCEL, revenant du hall, livide. – Entrez Monsieur, je vous en prie.

ANNE-SIMONE. – Qu’avez-vous Marcel ? On croirait que vous avez croisé un revenant.

MARCEL. – Tenez, Madame. (*Il lui tend une carte de visite.*)

ANNE-SIMONE. – Allons, remettez-vous ! (*Elle lui donne les sels qui traînaient par-là.*) Marcel, pour l'amour du ciel... A-t-on idée de défaillir comme cela, pour un rien ?

MASSIMO, *entrant.* – Bonjour chère madame.

ANNE-SIMONE. – Bonj... (*Elle défaille presque et Marcel lui tend les sels à son tour. Elle respire, regarde Massimo, puis la carte de visite qu'elle lit*) Massimo Grapazzianetti, P.D.G. de Grapazzianetti et compagnie, fruits et agrumes à ... Séville ? ! ! !

MASSIMO. – Pour vous servir.

ANNE-SIMONE. – L'homme d'affaire espagnol, c'est vous ?

MARCEL. – Ça alors ! Grapazzianetti ! (*Au public :*) Un italien émigré en Algérie déguisé en espagnol et retrouvant en France des pieds-noirs qu'il a connus en Afrique du Nord ! C'est pas commun ça !

MASSIMO. – Le monde il est petit n'est-ce pas ? Mais il est bien fait car il permet aux vieux amis de se retrouver. (*Ils font mine de sortir, affolés.*) Mais ne fuyez pas. Je ne vais pas vous manger. (*Très séducteur envers Anne-Simone.*) Pas tout de suite, hum !

ANNE-SIMONE. – Il faut que je prévienne mon mari d'urgence. (*Elle sort par le couloir.*)

MARCEL. – Moi, il faut que j'intercepte ma sœur et c'est encore plus urgent. (*Il sort dans le parc.*)

MASSIMO. – Pour une surprise, c'est une surprise, non ? C'est vrai que le monde il est bien fait tout de même. Depuis que je suis né, le hasard m'a toujours servi. Je retrouve toujours les gens au bon moment. Il y a treize ans je retrouve, en Algérie, Nanou qui me permet de faire fortune aux dépens de ces chiens de Villanova et aujourd'hui, alors que je suis en position de force, je retrouve ces mêmes Villanova, au service de l'homme qui ne peut, pour ainsi dire, rien me refuser. Je sens que les heures qui viennent, elles vont être palpitantes.

Ils se connaissent en effet et Massimo en a apparemment profité et ce n'est qu'un début. Jusqu'où va-t-il aller ?

ACTE 3

Une voix off annonce dans le noir : "Nous sommes à présent en Mai 1968, au beau milieu des événements." Lumière sur Marcel qui balaie en pagayant avec deux balais liés ensemble tête-bêche, mais toujours mollement.

MARCEL. – Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Quelle galère ! Je l'ai pas, moi, le droit de grève ! La poussière, si je la laisse, ma sœur elle me tue. C'est que c'est un grand jour aujourd'hui. C'est aujourd'hui que la petite Marie-Cécile doit épouser cet abruti de Giovanni. Aïe ! Aïe ! Aïe ! La pauvre petite, la pauvre ! Son père ne veut rien entendre. Il a décidé de la marier avec ce loukoum et il va le faire. Et Claude, qu'est-ce qu'il est malheureux ! Aïe, aïe, aïe, ma mère ! Tout ça à cause des affaires de Monsieur, du pognon et de cette crapule de Grapazzianetti. Et Jeanine qui ne se remet toujours pas. Le docteur dit que seul un choc "pissequologique" peut lui faire retrouver toute sa tête. Monsieur il voulait qu'on la fasse enfermer mais grâce à Madame on a pu la garder avec nous. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Misère de nous !

LOUIS-ACHILLE, *off, furibond.* – Nom d'une peste de nom d'un rat ! Je ne peux même plus téléphoner de mon bureau tellement il y a de fleurs. C'est bien simple ce n'est plus un bureau c'est une serre. C'est vous, Marcel, qui les avez entassées là ?

MARCEL. – Oui Monsieur mais c'est une idée de Madame.

LOUIS-ACHILLE, *off.* – Et ce fatras de tuyauteries bizarroïdes, c'est aussi une idée de madame ?

MARCEL, *fier de lui.* – Ah non, ça, c'est une initiative personnelle ! Ma dernière trouvaille, un système d'arrosage automatique pot par pot, directement indexé sur la température. Un système tout bête qui se met en marche tout seul dès que... (*Louis-Achille entre trempé de la tête aux pieds.*)

MARCEL. – ... Dès qu'on... enfin, dès que... (*Le téléphone sonne.*)

LOUIS-ACHILLE, *décrochant.* – Allô ! Oui c'est moi. Bonjour Morissot. Comment cela, vous êtes séquestré ? Par les ouvriers ? Comment cela ?

MARIE-CECILE, *en passant du couloir au hall, vêtue d'un jean et d'un pull.* – Non, jamais de la vie. Jamais je n'enfilerai cette robe. (*Elle sort.*)

LOUIS-ACHILLE. – ... Ils menacent de... De quoi ?... Mais je ne peux pas mon vieux, je ne peux pas. Je marie ma fille aujourd'hui...

ANNE-SIMONE, *en passant.* – Marie-Cécile je t'ordonne de monter dans ta chambre immédiatement.

LOUIS-ACHILLE. – ... Gérez mon vieux, gérez... Ne pleurez pas Morissot... Essayez de négocier la reprise du travail pour lundi et... Vous êtes le chef du personnel que diable... Comment ?... C'est bien ce qu'ils vous reprochent.

MARIE-CECILE, *repassant dans l'autre sens.* – D'abord elle est moche cette robe. Elle ne me va pas du tout. (*Elle sort.*)

LOUIS-ACHILLE. – Écoutez, dites-leur que... Comment ça ils sont partis ? Ils ne sont que quelques-uns pour occuper l'usine ? Les plus méchants ? Et les autres ? Partis où ça ? Vous ne savez pas ? Non, ne pleurez pas Morissot...

ANNE-SIMONE, *repassant à son tour.* – Ma chérie, cette robe te va comme un gant. Je t'assure que tu es tout à fait ravissante avec...

MARIE-CECILE, *off.* – Je ne veux pas être ravissante.

LOUIS-ACHILLE. – Ne... Criez pas comme ça... Que dites-vous ? Ils veulent vous... Mais non... Vous avez dû mal comprendre, Morissot... Ils n'oseront pas... Mais non, on n'empale plus les gens à notre époque... Pas chez nous... Comment ça, les deux ouvriers vietnamiens vous regardent avec un mauvais sourire... ? Ne... Allô ! Allô !... Zut ! Coupé. (*Il raccroche.*)

ANNE-SIMONE, *entrant.* – Mon Dieu, jamais nous ne serons prêts à temps ! Louis-Achille ! Louis-Achille ! Où êtes-vous mon ami ?

LOUIS-ACHILLE. – Mais ici voyons.

ANNE-SIMONE. – Ah oui ! Où avais-je la tête ? Mais vous êtes en nage mon ami ?

LOUIS-ACHILLE. – Que se passe-t-il encore ?

ANNE-SIMONE. – Le mariage qui vous tient tant à cœur est fichu.

LOUIS-ACHILLE. – Qu'est-ce que vous dites ?

ANNE-SIMONE. – Votre fille refuse d'enfiler sa robe de mariée.

LOUIS-ACHILLE. – Ce n'est que ça ? Ces considérations sont plus de votre ressort que du mien. J'ai déjà assez de problèmes comme cela avec la grève à l'usine, les contrats que je n'arrive pas à signer et ceux que je crains de ne pouvoir honorer, sans avoir à m'occuper de chiffons. Mon cœur n'y résistera pas. Marcel, mes pilules, je vous prie.

MARCEL. – Voici, Monsieur.

LOUIS-ACHILLE. – Merci. Laissez-nous.

MARCEL. – Bien, Monsieur. (*Il sort par le hall.*)

ANNE-SIMONE. – Je vous rappelle que c'est vous qui tenez tant à marier Marie-Cécile avec ce...

LOUIS-ACHILLE. – Ce très beau parti.

ANNE-SIMONE. – Pour votre entreprise, je n'en doute pas.

LOUIS-ACHILLE. – Nous n'avons qu'un seul choix : le mariage ou le scandale et la ruine.

ANNE-SIMONE. – Je sais. Je sais... (*Un temps.*) Si au moins le traiteur était arrivé. Les invités seront là et pas un buffet ne sera dressé. Si au moins nous avions organisé la réception à Paris, tout serait plus simple. L'appartement-terrace des Champs Elysées a tout de même plus de classe.

LOUIS-ACHILLE. – A l'heure qu'il est, les Champs sont certainement plus de bataille qu'Elysées. Les hordes communistes doivent y déferler. Vous voyez nos invités arriver en chars d'assauts, escortés par un escadron de C.R.S. ? Remarquez, on leur servirait sans peine des cocktails... Mais version Molotov.

CLAUDE, *entrant avec Jeanine croquant des spaghettis crus avec un air absent.* – Par ici, maman.

LOUIS-ACHILLE. – Elle est encore là celle-ci ? Enfermez-la, attachez-la, faites en ce que vous voulez mais rangez-la moi ! Je ne veux pas la voir de la journée.

ANNE-SIMONE. – Mais elle est tout à fait inoffensive.

LOUIS-ACHILLE. – Pour l'instant.

CLAUDE. – Elle est très tranquille en ce moment, pourvu qu'elle ait quelque chose d'Italien à se mettre sous la dent. Aujourd'hui, ce sont les spaghettis.

LOUIS-ACHILLE. – Du moins est-ce là un traitement qui n'est pas trop onéreux mais j'ai un peu peur de ses réactions lorsque la belle-famille sera là.

CLAUDE. – Oh vous savez ! Elle est presque guérie. Elle a fait de gros progrès. Elle supporte tout. Regardez. (*Dans ce qui suit Claude prononce lentement les mots et tous observent les réactions de Jeanine qui ne bronche quasiment pas.*) Macaroni... Pizza... Inter de Milan... Mussolini...

ANNE-SIMONE. – Vous voyez, c'est très net, le mois dernier encore elle aurait réagi à ces mots.
LOUIS-ACHILLE. – C'est vrai, elle aurait au moins lacéré le tapis ou décroché le lustre.
CLAUDE. – Maintenant vous pouvez être tranquille. Elle est gentille ma petite maman.
LOUIS-ACHILLE. – Mouai... Je dois en convenir, elle paraît beaucoup plus calme.
ANNE-SIMONE. – Ne vous l'avais-je pas dit, Chilou ?
LOUIS-ACHILLE. – Peut-être mais de grâce ne m'affublez plus de ce sobriquet ridicule je vous prie. Surtout en présence des domestiques ou plus grave encore devant les Grapazzianetti...
JEANINE, *faisant exploser son paquet de spaghettis.* – Grapazzianetti ? Manger ! (*Elle multiplie les signes de démente.*) Grapazzianetti ? Manger !
LOUIS-ACHILLE. – Guérie hein ? !!! Enfermez-la à l'étage et à double tour encore sinon c'est l'asile.
JEANINE, *hurlant.* – Manger !!!
CLAUDE. – Allons viens, Maman, viens.
JEANINE. – Manger Grapazzianetti ?
CLAUDE. – C'est ça, il est en haut. Si on le trouve, on le mange.
JEANINE. – Promis ?
CLAUDE. – Promis. (*Ils sortent par le couloir.*)
LOUIS-ACHILLE. – C'est insensé ! Nous hébergeons une psychopathe. C'est de l'inconscience !
ANNE-SIMONE. – Chilou !
LOUIS-ACHILLE. – Ah !!! Il suffit, Anne-Simone !
MARCEL, *entrant du hall.* – Monsieur, les Grapazzianetti viennent d'arriver.
ANNE-SIMONE. – Faites entrer, Marcel, faites entrer. Ils ne sont pas en retard ceux-là.
LOUIS-ACHILLE. – Quand on entre dans une famille comme la nôtre on se fait rarement attendre.
MARCEL, *au public, en sortant dans le hall.* – Si c'est pas malheureux de voir triompher ce rat de Grapazzianetti à la barbe de ma Jeanine et au nez du petit Claude.

... Aïe ! Aïe ! Aïe ! Ma mère que va-t-il encore arriver ??? Pourvu que les ouvriers en grève ne débarquent pas ! Et Mme Mac Ferson ?